

## DONNE MOI TES LEVRES !...

Allons, les amoureux, cessez de vous embrasser sur la bouche ! De vieux savants arrivés à l'âge de la vertu par nécessité, viennent de rendre un arrêt implacable : "Le baiser sur les lèvres est nocif au premier chef, générateur des pires maladies, capable de communiquer rapidement et sûrement des légions de microbes."

Les opinions de la Faculté ont ému le monde entier, excepté les Japonais qui, ne le connaissant pas, ne pratiquent point le baiser.—Et l'on clame partout que ces gens-là sont civilisés !—L'émotion générale s'est traduite par des enquêtes ouvertes par les journaux, notamment en Angleterre — patrie du baiser — demandant à leurs lecteurs, et surtout à leurs lectrices, leur avis sur la suppression du baiser sur la bouche.

Faut-il renoncer au baiser ?

Doit-on substituer au baiser anglais sur les lèvres le baiser français sur les deux joues ou sur le front ?

Ce referendum a obtenu un succès colossal.

Sur la suppression, il y a unanimité : Ça, jamais !

Ah ! merci, mesdames !

Sur la substitution, il y a divergence de vues. Ecoutez quelques opinions :

Miss Lily Elsie :

—Je ne puis parler par expérience, mais, d'après ce que j'ai entendu dire, le baiser anglais est de beaucoup supérieur.

Une appréciation plus franche d'une Française. On sait qu'en toutes choses elles ont beaucoup de goût :

—Le baiser anglais est meilleur, évidemment, puisqu'il y en a deux fois plus.

Voici l'avis de miss Trubby, une jolie danseuse londonnienne :

—Donnez-moi toujours un baiser anglais, avec ou sans microbes ! Jamais, soyez-en sûr, le baiser anglais ne disparaîtra !

Et cette appréciation d'une charmante artiste française qui refuse de livrer son nom à la vindicte de M. Bérenger, n'est-elle pas pleine de saveur :

—On prétend qu'un baiser français est plus savoureux qu'un baiser anglais ; quelle erreur ! Le baiser français — exception faite pour le baiser d'amour — n'est qu'une légère claque sur les deux joues. Sans doute, il est plus artistique ; mais que le baiser anglais, surtout quand il dure longtemps, est plus délicieux !

Et cette pensée d'une aimable femme :

—Un baiser anglais. plus on en a, plus on en veut ! Oh ! non, la peur du microbe ne tuera pas le baiser !

Bravo ! voilà qui s'appelle parler ! Le diable soit des hygiénistes, des médecins, des bactériologues, de toutes les vieilles perruques, et de ce hideux gorille de sénateur Bérenger, surnommé le "Père LaPudeur", dont la vue répugnerait à la délicate Marie Scapulaire !

\* \* \*

A New-York, jeunes gens et jeunes filles échangeaient des baisers dont la longueur insolite attira l'attention du chef de la police.

Bigre !

Ce fonctionnaire se rendit dans un parc public et constata : Un Américain et une Américaine, qui n'avaient pas quarante ans à eux deux, se tinrent bouche à bouche, pendant un temps — chronométré — de une minute et trente-sept secondes.

C'était le baiser d'âme "soul kiss", dont le record appartient à un pêcheur d'éponges qui peut demeurer pendant trois minutes sans reprendre haleine aussi bien au fond de l'eau, devant un cachalot, que dans l'air libre devant une personne du sexe joli.

Tel est le nouveau baiser américain, et honni soit qui mal y pense. Pourtant, le chef de la police new-yorkaise crut devoir limiter à deux secondes le temps licite d'un baiser échangé en public. . . . C'est limiter une manifestation amoureuse à la durée du souffle et de l'énergie d'un fonctionnaire. . . Bon à savoir.

Un jour — comme c'est loin ! — je vagabondais dans l'Est anglais, à travers les dunes de Yarmouth. J'eus un renseignement à demander ; la dune et ses vallonnements étaient déserts ; je marchai. Soudain, je m'arrêtai net : dans un creux, parmi les fleurettes roses, deux êtres étaient couchés, bouche à bouche, immobiles.

Au contraire de ce sapajou de père Bérenger, qui, devant ce spectacle aurait salivé une barrique de mousse verte comme une limace sur qui on a versé du sel, je crus que ces choses-là ne me regardaient pas, et je me retirais discrètement quand je faillis buter contre un autre couple étendu et enlacé, bouche à bouche.

Diable ! diable ! et j'en découvris une dizaine.

Le monde n'existait plus pour ces jeunes filles anéanties dans l'or de la dune, sous l'infini voile bleu du ciel. Les arracher à leur rêve ? Je n'y songeais pas. Comme pourtant je tenais à mon renseignement, je m'assis au bord de la dune et regardai au loin la mer moutonnante, les mouettes et les voiles blanches. Je ne vous dirai pas à quoi je pensais. J'étais seul depuis quinze jours dans ce monotone et beau pays que je parcourais à pied.

Une heure sonna à un clocher lointain. Des têtes émergèrent du sable. Ces petites Anglaises, ces petits Anglais, dans le ciel où ils s'étaient envolés, avaient entendu les cloches de la terre. Ils y revenaient. Les jeunes couples, désenlacés, surgirent du sol. Ces Daphnis, ces Chloë s'en allèrent vers le lunch.

A mi-distance de la ville, les mamans caquetaient assises sur des pliants. L'une d'elles vint vers une des petites Chloë, dont les cheveux étaient d'un or bien plus pâle que l'or des dunes ; elle brossa d'une main légère et maternelle le vêtement où persistaient des grains de sable, et dit :

— "Vous allez être en retard pour le lunch, Daisy !" . . . . .

Eh bien, mes vieux savants, si vous croyez que ce petit monde-là a peur des microbes, il faut que vous ayez sur la peau une couche de science indécrassable !

Etienne HENRIOT.